

“Trouver Dieu, c’est un long voyage”

11

TEXTE : FRANÇOIS-XAVIER MAIGRE
PHOTOS : FRÉDÉRIC STUCIN POUR PANORAMA

Avec ses dreadlocks et sa dégaine d'éternel étudiant, Olivier Delacroix a su imposer une image décalée sur France 2, où son émission « Dans les yeux d'Olivier » rencontre un franc succès. Affable, généreux, il donne la parole aux « invisibles » de notre société. Et quand cet intervieweur hors pair consent à inverser les rôles, il se raconte avec une vérité désarmante.

Cette soif de rencontre que l'on perçoit au fil de votre émission *Dans les yeux d'Olivier*, sur France 2, d'où vous vient-elle ?

Oh, cela remonte à loin ! Mais vous dire à quand exactement, c'est assez mystérieux. Et si je creuse trop, on risque de tomber dans le mysticisme ! (rires)

Ce qui transparait d'emblée, dans vos reportages comme dans votre livre, *Nos chemins sont semés de rencontres*, c'est

vos votre bienveillance inaltérable à l'endroit des réprouvés, des marginaux, de tout ce « peuple d'invisibles » qui nous entoure...

Peut-être est-ce lié à mon instinct. Dès l'enfance, j'ai senti que jamais je ne pourrais me construire sans les autres. Cette certitude que plus je connaîtrais l'autre, plus je serais riche et solide, plus ma vie aurait du sens. Dans les rues de Paris, sur mon scooter, je suis presque incapable de m'arrêter au feu rouge sans prendre le temps de discuter avec le taxi d'à côté. Dans une →

→ file d'attente, je ne peux m'empêcher de deviser avec la personne qui me précède. Je suis habitué par cette conscience que je ne suis pas seul.

Tout sauf un solitaire, en somme !

C'est certain. Longtemps, j'ai détesté le vide. Rien que l'idée d'être seul m'angoissait. Avec le temps, j'ai appris à m'accorder des moments de solitude. Mais le besoin de relation n'est jamais loin. J'ai toujours monté des projets avec et pour les autres. Professionnellement, j'ai la chance d'être gâté, quand tant d'autres amis rencontrent des difficultés. Alors, je ne manque jamais de faire circuler les offres d'emploi que je vois passer. L'un de mes vieux copains me surnomme « l'ANPE des potes » ! C'est fondamental pour moi. Chacun de nous a un rôle à jouer ici-bas.

Comment choisissez-vous vos sujets de reportage ?

Ce sont généralement des problématiques qui me touchent de près ou de loin. Prenez l'univers des tatoueurs : moi-même, je suis tatoué. À l'époque où j'ai fait ce choix, c'était loin d'être tendance et donc presque aussi exclu qu'une pathologie psychologique ou que d'être victime d'une erreur judiciaire. Quand je parle du monde des invisibles, je pense à toutes ces personnes qui, à un moment de leur vie, se sont senties exclues. Mes films relatent leur combat pour faire fondre les regards chargés de préjugés.

Au début, certains vous ont suspecté de sensationnalisme, vous reprochant de vous mettre en scène dans vos sujets en apparaissant à l'écran...

Ces critiques m'ont semblé injustes : il n'y a aucun calcul dans ce que je fais, aucune volonté de me montrer à tout prix. Au montage, nous sommes, mon équipe et moi-

même, toujours très vigilants à ne pas multiplier les plans où j'apparais. Ce n'est pas moi qui attire les téléspectateurs, mais les témoins que je mets en lumière.

C'est pourtant votre présence à leurs côtés qui fait la singularité de vos documentaires !

Sans doute ai-je apporté quelque chose de plus incarné, une empathie, une simplicité. Mes questions découlent d'une vraie écoute et non d'idées forgées à l'avance. Je laisse à mes interlocuteurs du temps pour trouver leurs mots, afin de rétribuer au mieux leur parole, leur histoire. C'est périlleux et parfois difficile.

Comment définiriez-vous votre style ?

J'essaye de proposer une télévision intelligente, fine, accessible. Je n'oublie jamais que je ne m'adresse pas à des agrégés de philo mais à un public large. Mes films sont construits autour de discussions à bâtons rompus, avec des mots de tous les jours, parce que c'est ce qui me semble le plus naturel. Comme dans la vie.

Bio express

1964

Naissance à Évreux

1987

Fait ses débuts avec Christophe Dechavanne dans *Ciel mon mardi* !

2009

Réalise des documentaires pour Nouveaux regards, sur France 4

Depuis 2011

Réalise et présente *Dans les yeux d'Olivier*, sur France 2

Vous avez été chanteur dans un groupe de rock. Puis journaliste auprès de Christophe Dechavanne et Karl Zéro. Aujourd'hui, on vous retrouve confident du petit écran. Une trajectoire pour le moins singulière !

Ces activités se sont enchaînées naturellement. Elles ont germé en moi comme des grains de pollen au milieu d'un terrain vague. J'ai d'abord suivi ma voie de musicien. Puis, il a fallu que je subviennne à mes besoins. Et quand j'ai découvert le personnage de reporter incarné par James Wood dans *Salvador*, ce film d'Oliver Stone sorti en 1986, je me suis dit : « C'est ça que je veux faire ! » Alors, j'ai intégré une école de journalisme.



*« Une paix intérieure
qui resplendit
sur un visage.
Voilà le Dieu que
j'ai découvert. »*

13

© FRÉDÉRIC STUCIN POUR PANORAMA

Qu'il s'agisse d'enfants autistes, de jeunes délinquants ou d'adultes en voie de résilience, vos témoins se mettent à nu avec confiance. Que leur dites-vous ?

Quand je les rencontre, je les préviens toujours : il se peut qu'un à deux millions de téléspectateurs visionnent l'émission et cette exposition peut bouleverser leur vie, le regard de leur entourage. C'est une responsabilité d'engager ces personnes sur un tel chemin. Mais, je le répète souvent, mes films sont des films militants, et en y participant ces personnes le deviennent aussi à leur tour. Elles ne le font jamais par hasard. Je pense à cette jeune rescapée dont le tortionnaire, libéré après trois ans de détention, a recommencé à la harceler. Elle a choisi de témoigner avec courage, malgré ses menaces. Pour elle, c'est une façon de brandir l'étendard de la liberté.

Vous vous défendez toutefois d'être le « gentil de service »...

Je suis habité de valeurs, de sentiments nobles, mais je ne me laisse pas marcher sur les pieds. Je ne suis pas naïf. Cela, la vie me l'a enseigné.

On a parfois l'impression que la dérision domine le paysage médiatique, en particulier avec l'avènement du web...

Oh non, tout sauf ça ! Il en va de la sauvegarde de notre monde ! Voyez autour de nous : le manque de tolérance et l'indifférence creusent des fossés entre les peuples, l'incompréhension tue l'humanité à petit feu... Ce ne sera jamais ringard de cultiver l'empathie, de poser notre regard sur autrui. Il faut être ignorant de cette belle machine qu'est l'homme pour soutenir qu'il y a là quelque chose de désuet. →

→ À vous écouter, l'altruisme commence en bas de chez soi.

Évidemment ! On peut être habité de grands desseins, vouloir sauver la planète... Mais c'est autour de nous qu'il est urgent de faire le bien, surtout lorsqu'on a atteint, comme moi, un certain âge (*sourire*). Aujourd'hui, je me sens plus mûr, ma capacité de réflexion s'épaissit, je m'emporte moins.

Autre chose frappe à la lecture de votre livre : l'omniprésence de la lumière...

(*Long silence*) J'ai tendance à considérer que la lumière est synonyme d'intelligence, de transparence dans les rapports humains. D'amour, d'amitié. Cette notion me vient souvent lorsque je dois évoquer de grands sentiments, lorsque je suis émerveillé. Et pourtant, j'ai vécu comme un oiseau de nuit quand j'étais rockeur ! Les nuits aussi peuvent être lumineuses. La lumière, j'y suis sensible en permanence : je peux rester en arrêt devant un paysage, saisi par la beauté d'un instant...

La lumière, c'est aussi celle qui traverse un de vos films les plus marquants, *Les mystères de la foi*. On se souvient des moniales du Pesquié, dans l'Ariège, qui vous ont reçu derrière la clôture !

Inoubliable ! Ce sont les personnes qui m'ont le plus marqué depuis que j'ai commencé mon magazine sur France 2. Parce qu'elles sont les plus libres. C'est paradoxal pour des femmes qui vivent cloîtrées, non ? Délestées du superflu, elles rayonnent de tout leur être. Ces quatre jours de tournage m'ont marqué à jamais. Depuis, j'y suis retourné deux fois, je reste proche de la communauté.

Avant de rencontrer les sœurs du Pesquié, vous aviez pourtant « deux ou trois trucs à régler » avec Dieu...

Il y a seize ans, mon père, que j'aimais plus que tout, s'est suicidé. Trois ans plus tard, c'est mon jeune fils, Théo, qui s'est éteint à la suite d'une malformation cardiaque. J'ai longtemps

vécu dans la colère, l'incompréhension. Et il y a eu ce tournage au Pesquié. Là, une paix indescriptible m'a saisi. Et j'ai consenti à enterrer la hache de guerre. J'ai décidé de me remettre sur un chemin, de laisser ma colère derrière moi. C'est une quête qui me dépasse. J'ai trouvé auprès des sœurs un élan nouveau, il y a eu un avant et un après.

« Perdre un père », écrivez-vous, « est une douleur profonde », mais « perdre un enfant est un naufrage »...

Même si je m'efforce d'avancer, je sais que ces deuils m'épuiseront jusqu'à la fin de mes jours. Chaque fois que j'y pense, cela me fait mal, et en même temps je me souviens que je suis toujours debout. Ce sont des sentiments très contrastés. Alors, parfois, la colère me reprend.

Colère devant le silence de Dieu ?

Peut-être, oui. Ou plus précisément devant sa non-réponse.

Dieu « n'est ni un horloger ni le grand comptable de l'univers », dites-vous. Qui donc est-il pour vous ?

Dieu, c'est cette présence toute simple que j'ai sentie chez les sœurs du Pesquié. Une paix intérieure qui resplendit sur un visage. Voilà le Dieu que j'ai découvert. J'ai compris qu'il est présent en chacun de nous et que c'est à travers notre humanité qu'il s'exprime. J'ai fini par admettre que Dieu n'est pas responsable de ce qui est arrivé à mon père et à mon fils.

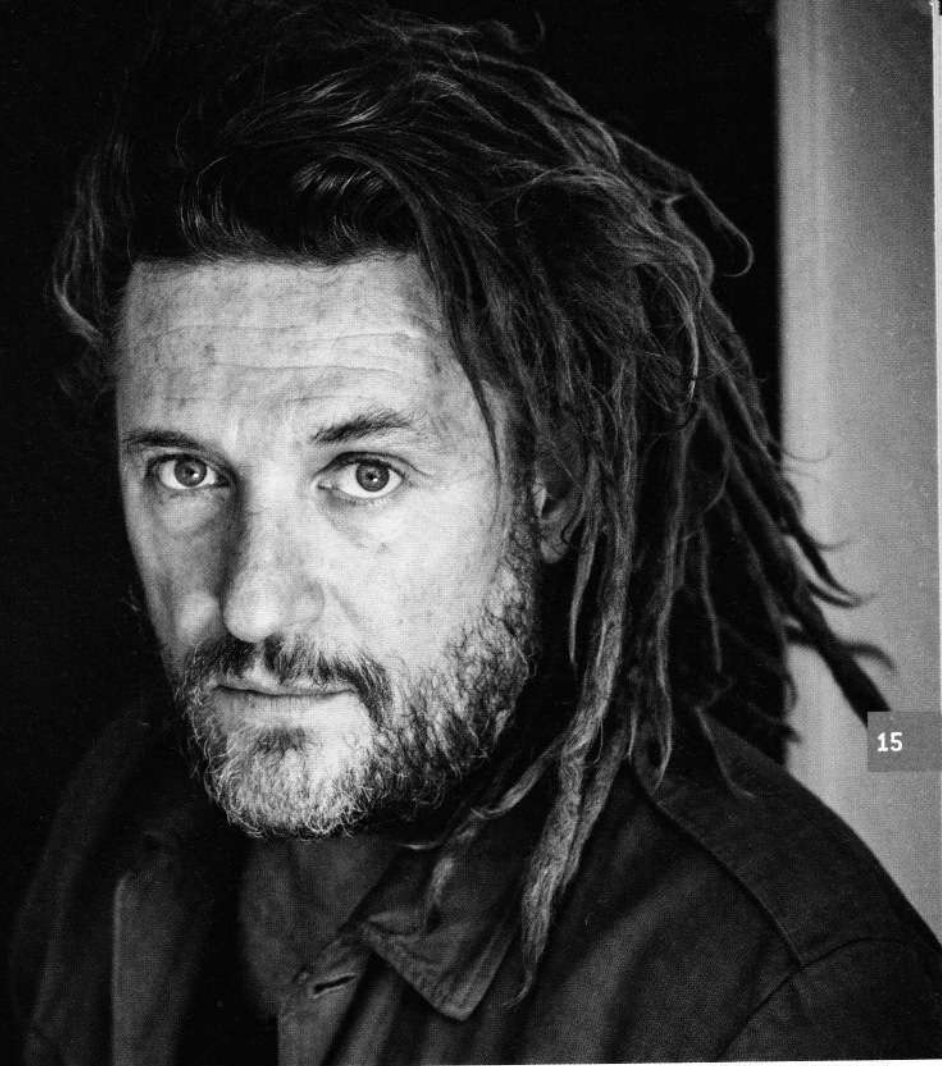
Peut-être se tenait-il discrètement près de vous...

C'est possible... Mais qui peut le dire ? (*sourire songeur*)

Aujourd'hui, votre horizon s'est-il dégagé ?

Si j'ai entrepris cette quête, je ne peux pas dire que j'en ai trouvé la clé. J'aimerais tant que tout se résolve, que les choses avancent plus vite. Il y a encore des moments où je ne peux m'empêcher

« C'est ma vocation d'aider les autres à se raconter, à se réconcilier avec eux-mêmes. »



15

© FRÉDÉRIC STUCIN POUR PANORAMA

de penser que je suis maudit. J'avance à mon rythme, au jour le jour. Le voyage est long. Vers quelle destination ? Je l'ignore encore.

Vous avez prié pour la guérison de votre fils. Vous racontez aussi cette enfance catholique, lorsque vous serviez la messe, taraudé par les questions existentielles. Vous tournez-vous encore vers l'invisible ?

Bien sûr. Quand je suis fatigué, confronté à un obstacle, il m'arrive de parler à mon père ou à mon fils. C'est une forme de croyance, de prière, car eux-mêmes sont des petites parties de Dieu. C'est ma façon de croire. J'aime aussi pousser la porte des églises, de temps en temps, avec ma femme. Là, nous allumons un cierge pour quelqu'un qui est parti ou simplement pour dire merci. Ce sont des petits gestes.

Les hommes, écrivez-vous, sont des libellules ballotées dans l'immensité. Avez-vous le sentiment d'avoir trouvé votre place dans ce monde tumultueux ?

Ma place privilégiée, c'est lorsque je suis près de ma femme et de ma fille de dix ans. Alors, ma vie s'éclaire de manière limpide. Je suis un père du genre « cool », peut-être même un peu trop parfois ! (rires) J'ai un rapport extraordinaire avec ma fille, elle me remplit de joie, et s'il y a un soleil dans ma vie, c'est bien elle.

Certaines pages de votre livre sonnent comme un hymne à la contemplation. Croyez-vous, comme Dostoïevski, que la beauté sauvera le monde ?

Passionné de surf, j'ai écumé les côtes du Costa Rica, d'Indonésie, de Tahiti. J'ai écouté →



© FRÉDÉRIC STULCHIN POUR PANORAMA

16

→ le silence matinal de la mer, le *swell* [la houle, en anglais] léger sur les rivages du Maroc. J'ai vu la joie de ceux qui ignorent tout de la modernité et se réjouissent d'habiter dans les forêts. J'ai toujours été sensible à cela. Et je sais que nous sommes nombreux à considérer que la beauté, ce ne sont pas les voitures de luxe, les belles montres, mais quelque chose de plus simple. La beauté, au monastère du Pesquié, c'est le sourire d'une novice, le calme d'un verger fleuri...

Et cela révèle quelque chose de Dieu ?

Bien sûr, puisque ce petit paradis terrestre est l'œuvre des sœurs !

La vocation est un don, vous a révélé un jour une sœur du Pesquié. La vôtre, l'avez-vous enfin découverte ?

Je le crois, oui : ma vocation consiste à rétribuer au mieux le récit des autres, à honorer leur témoignage. C'est ce dont me remercient ces inconnus de toutes conditions qui m'arrêtent

au coin de la rue, dans les aéroports... Je suis fier de mon travail. Oui, c'est une vocation que d'aider les autres à se raconter, à se réconcilier avec eux-mêmes. Pour aller de l'avant. Et rester debout. ■



À lire

→ Nos chemins sont semés de rencontres

Olivier Delacroix, Michel Lafon, 256 p., 17,95 €

En quête des autres et de lui-même, le journaliste pose un regard bienveillant sur les hommes et femmes dont il croise la route. Un témoignage pétri d'humanité.

À voir

→ Dans les yeux d'Olivier, sur France 2

La prochaine émission est diffusée le 3 septembre, en seconde partie de soirée. Thème : Les mystères de la foi (redif.). Une rencontre avec des catholiques fervents, aussi bien laïcs que religieux, qui ont choisi de consacrer leur vie au Christ.